

# Louis-Napoléon, une jeunesse turbulente

Le 2 décembre 1852, suite au plébiscite organisé, Louis-Napoléon est proclamé « empereur des Français » sous le nom de Napoléon III. Son règne pouvait enfin commencer... la persévérance l'emportait ! Comme pour sa grand-mère l'impératrice Joséphine, à qui une voyante de son île natale avait dit qu'elle serait plus que reine, Louis-Napoléon avait eu, plusieurs années auparavant, une révélation : une chiromancienne lui avait prédit qu'un jour il dirigerait un des pays les plus puissants... La persévérance l'emporte toujours !

Cette histoire a débuté un soir du 20 avril 1808, rue Cerruti à Paris : Hortense, reine de Hollande et fille de Joséphine, est en train de mettre au monde son troisième enfant. La naissance de ce nouveau-né est difficile : il faut le réanimer, l'accoucheur et la sage-femme le trempent dans du vin rouge ! Talleyrand et Cambacérès signent le registre ; Napoléon I<sup>er</sup> félicite sa belle-fille de la naissance mais, pour l'heure, il règle les affaires d'Espagne à Bayonne.

« Monsieur Oui-Oui », comme on va le surnommer, est baptisé : son parrain est l'empereur et sa marraine la nouvelle impératrice Marie-Louise. C'est Joséphine, la mère d'Hortense, qui va élever l'enfant ; sa fille, dans les premières années, ne s'en occupera guère. À l'âge de sept ans, l'enfant assiste à la mort de sa grand-mère : nous sommes en 1814, les heures sombres de l'exil vont sonner.

Après le retour de l'île d'Elbe et la défaite de Waterloo, Napoléon I<sup>er</sup> signe sa deuxième abdication et se rend aux Anglais : c'est, pour lui, l'île de Sainte-Hélène, le commencement de sa légende. Pour Hortense, le retour de Louis XVIII marque son départ en exil : le roi ne peut faire autrement, il lui faut compter avec les ultras. Avec le titre de duchesse de Saint-Leu, elle part pour la Suisse, une escorte autrichienne la protégeant de la populace. Le canton de Genève lui refuse l'installation : elle obtient de se fixer en Thurgovie, face au lac de Constance, où elle achète une demeure au lieu-dit Arenenberg. Un semblant de cour se crée autour de l'ex-reine, de nombreux sympathisants séjournent dans la maison.

Louis-Napoléon est resté avec sa mère ; son autre frère part pour Rome avec son père. Louis-Bonaparte, l'ex-roi de Hollande, est de moins en moins équilibré, avec des idées fantasques ; il est, de plus, en plein désaccord avec sa femme et souhaite divorcer pour se remarier, mais Hortense s'oppose à cette séparation.

Louis-Napoléon, qui a maintenant dix ans, est confié à l'abbé Bertrand ; mais c'est un homme peu doué pour l'enseignement et très laxiste avec l'enfant. Aussi sa mère engage-t-elle le fils d'un conventionnel, un certain Lebas, un républicain qui aura une belle influence sur son élève. C'est la discipline qui s'instaure : les heures d'étude alternent avec les loisirs et le sport ; le jeune prince apprend même à nager dans le lac. L'élève et le maître occupent une petite maison dans le parc, que Louis-Napoléon appelle « son ermitage » : il lui donne même le nom de « Saint-Napoléon ». Son fils devenu adolescent, Hortense l'envoie au lycée : pour l'hiver, on s'installe donc à Augsburg. Là, le jeune homme progresse rapidement et obtient des notes excellentes. En 1821, quand arrive la nouvelle de la mort de Napoléon I<sup>er</sup> à Sainte-Hélène, une certaine ambition anime Louis-Napoléon, bien qu'il ne soit pas encore prétendant puisque Napoléon II est toujours vivant. Une nouvelle passion dévore l'adolescent, les femmes, et ceci ne s'arrangera pas au fil du temps. Il faut dire qu'il commence très tôt : c'est une jeune femme de chambre qui le déniaise à Arenenberg. Par la suite, ayant pris goût à ces relations, il fait des ravages auprès des jeunes filles et des femmes de l'endroit. Sa mère, qui est au courant, ne fait rien pour empêcher cela : n'a-t-elle pas eu de nombreux amants ? La seule chose qu'elle surveille, ce sont les dépenses... car Louis-Napoléon est fort prodigue.

À dix-huit ans, il part quelque temps avec sa mère à Rome : c'est un des rares endroits où les Bonaparte peuvent résider, le pape étant tolérant à leur égard. Ce séjour romain apporte à Louis-Napoléon une révélation : il prend conscience de son destin ; il se découvre un conspirateur-né... et se fait appeler *Luigi conspiratore* ; comme il a dix-huit ans, il décide que ses études sont terminées. À son grand soulagement, le précepteur Lebas est renvoyé ; mais, de sa présence vont subsister chez le prince des idées généreuses et républicaines ; Hortense lui dit même très souvent de se tenir prêt, car il montera un jour sur le trône... il faut seulement être patient.

Le jeune homme s'enflamme donc pour les idées de liberté, pour la cause de l'Italie unifiée : il faut mettre dehors les Autrichiens, abattre la papauté en tant que puissance temporelle ; son frère aîné étant devenu *carbonaro*, il demande à adhérer à la cause et à se battre s'il le faut... mais il reçoit un refus. Dépité, voulant faire quelque chose, il décide de partir combattre en Grèce, à l'instar de Lord Byron, pour son indépendance : pour lui, c'est un nouveau refus ! De retour en Suisse, il veut devenir artilleur, comme le grand homme : c'est à l'école d'artillerie de Thoune qu'il commence ses études.

En 1830, l'Europe est en pleine effervescence : en France, notamment, c'est la révolution de Juillet ; Louis-Philippe devient roi des Français ; le drapeau tricolore flotte de nouveau sur le pays. Le jeune homme caresse un espoir, celui de rentrer en France pour servir sa patrie... mais les Bonaparte demeurent des proscrits : en effet, le gouvernement et le roi confirment le décret d'exil.

Un jour, alors qu'il se trouve de nouveau à Rome, une délégation polonaise lui propose de venir se battre pour la révolution, l'appât étant la possibilité pour lui de récupérer la couronne ; son entourage l'en dissuade, à juste raison : la révolution est rapidement écrasée dans le sang. Aussi décide-t-il de faire de l'agitation dans les États romains : il va jusqu'à provoquer les autorités en arborant, sur la selle de son cheval, le drapeau tricolore vert-blanc-rouge. La réponse du gouvernement papal est immédiate : c'est l'expulsion. Le *conspiratore* se retrouve une fois de plus dans l'errance.

La chance va-t-elle être au rendez vous ? Les États de Romagne se soulèvent avec Bologne comme principale ville. Louis et son frère aîné partent combattre avec les patriotes : les succès sont éphémères, le pape prend peur et demande à l'Autriche de rétablir l'ordre. La répression autrichienne remporte des succès sur les insurgés. Une amnistie leur est proposée, mais Louis-Napoléon et son frère en sont exclus : ordre est donné de les abattre au combat ou après une parodie de cour martiale ! L'heure est grave, Hortense arrive à la rescousse pour sauver ses fils ; elle apprend que l'aîné serait mort de la rougeole –

Louis l'a aussi contractée – mais des amis lui indiquent qu'il serait plutôt décédé d'un coup de lame donné par un des compagnons de lutte. Il faut fuir pour échapper au peloton d'exécution, l'évasion sera rocambolesque : il faut quitter Ancône le plus rapidement possible car la famille loge dans le même palais que l'état-major autrichien ! Le prince part avec sa mère, déguisé en domestique.

La traversée des États italiens est périlleuse, mais plus encore le passage en France malgré la loi d'exil : après le franchissement du Var à Nice, on remonte sur Paris ; Louis-Napoléon est subjugué : il peut enfin voir le pays qu'il a quitté à sept ans. La famille s'installe à l'hôtel de Hollande, la reine fait contacter le roi Louis-Philippe, qui se déplace incognito pour la rencontrer. Il ne sortira rien de l'entretien, malgré les trésors de diplomatie et de charme que l'ex-reine déploie. Il faut donc quitter Paris pour Londres et la Suisse.

Pour le prince, Londres et l'Angleterre seront une découverte. En rentrant en Suisse, il décide de devenir citoyen helvétique et le canton de Thurgovie lui confère le droit de bourgeoisie, ce qui lui permet de devenir capitaine, d'abord du corps local de pompiers, puis dans l'armée. Il devient capitaine d'artillerie et rédige un mémoire sur cette arme savante, qui fit son grand-oncle général et empereur. Le manuel connaît le succès.

En 1832, au décès du roi de Rome – rétrogradé duc de Reichstadt par la volonté de la cour d'Autriche, – il devient un des prétendants en titre. De retour à Arenenberg, il voit arriver un ancien chef d'escadron des chasseurs à cheval de la garde, le commandant Parquin, une « vieille culotte de peau » : c'est lui qui va apprendre au prince à mieux monter à cheval mais, surtout, l'entretenir dans la légende napoléonienne. Puis, un jour de 1834, arrive un jeune homme du même âge que le prince : il se nomme Fialin et se fait appeler de Persigny. Il charme le prince et va pousser peu à peu à la réalisation des desseins de ce dernier. C'est une véritable amitié qui naît, une véritable complicité : Fialin est l'homme qui va créer le futur empereur.

Pour ne pas inquiéter sa mère, il décide de se fiancer car, à son âge, il faudrait qu'il songe à avoir une descendance : le choix, fait par sa mère, se porte sur une cousine, la princesse Mathilde, fille du roi Jérôme ; elle intéresse le prince mais les choses traînent en longueur... et le mariage ne se fera pas.

Non, ce qui retient le prince pour ce moment de 1836, c'est la conspiration que lui propose Fialin : faire un complot à Strasbourg, soulever la garnison et marcher sur Paris en refaisant le « vol de l'Aigle ». L'affaire se met en place. Pourquoi Strasbourg ? La ville est assez napoléonienne et le prince pourra attendre de l'autre côté de la frontière, en pays de Bade, sans inquiéter les espions français, car il réside souvent dans les États de sa cousine Stéphanie de Beauharnais. La date est arrêtée pour fin octobre, les conjurés sont recrutés par Fialin et rien n'est laissé au hasard : le général Voirol, qui commande la place, est sondé mais il n'adhère pas à une pareille tentative du fait de son serment au roi. Il reste à l'écart, ce qui aura des conséquences le jour venu. Ce jour-là, le prince arrivé la veille, Parquin, Fialin et d'autres se retrouvent : au départ, les choses se passent plutôt bien, malgré un plan très simpliste – s'emparer de la caserne que commande Vaudrey, chef de corps du 4<sup>e</sup> régiment, un complice. Les troupes présentent les honneurs au prince et crient Vive l'Empereur !... mais la partie se gâte... des cris Vive le Roi ! se font aussi entendre... on en vient aux mains, c'est la bagarre. Un groupe de conjurés qui a capturé le général Voirol le laisse échapper ! Celui-ci donne l'alerte aux autres régiments : les conjurés sont en déroute, Louis-Napoléon est arrêté, Fialin arrive à échapper à la police ; il passe par l'Allemagne et arrive à Arenenberg pour prévenir la reine Hortense que son fils est arrêté.

Elle demande sa grâce à Louis-Philippe : celui-ci, bien embarrassé par le trublion, l'expédie, après son interrogatoire à Strasbourg, aux USA ; il lui remet même seize mille francs pour les frais d'installation. Quand Louis-Napoléon arrive en janvier à New York, les conjurés arrêtés passent en cour d'assises ; après avoir transformé le procès en tribune bonapartiste, ils sont acquittés et portés en triomphe par la foule. Le bouc émissaire sera le général Voirol, suspecté de laxisme et mis en disponibilité.

Louis-Napoléon ne se plaît pas aux USA : il trouve la mentalité des Américains détestable. Il choisit de rentrer, surtout quand il apprend que sa mère n'a plus que quelques mois à vivre. Sur le *Georges Washington*, il est traité en altesse ; à Londres, il est fêté par la haute société et noue des contacts. Il arrive à Arenenberg peu de temps avant le décès de sa mère. Le gouvernement français, apprenant le départ de Louis-Napoléon et son retour en Suisse, fait pression sur ces derniers avec un ultimatum et des menaces de guerre : l'armée helvétique mobilise même ! Les troupes françaises occupent le territoire neutre de Geix. Les cantons suisses confirment le droit de citoyenneté de Louis-Napoléon mais ce dernier, devant le risque de guerre, préfère s'exiler. Il part pour l'Angleterre et s'installe à Londres, où il compte de nombreux amis dans l'aristocratie. Là, il se consacre à la rédaction d'un premier ouvrage où il expose ses idées sociales, largement inspirées par la doctrine de Cabet et des saint-simoniens. Le livre est publié en six langues ; c'est un succès, consacré par plusieurs rééditions.

Persigny s'installe à Londres avec le prince : il dirige de main de maître la « maison de l'empereur », comme il se plaît à le dire, mais travaille aussi à la propagande napoléonienne, et à celle du prince en particulier. En secret, il prépare avec celui-ci une deuxième tentative de coup de force ; les préparatifs se font en grand secret. Le plan est arrêté, l'entreprise est fixée à Boulogne : on débarque sur une plage, non loin de la colonne de la Grande Armée. C'est le même scénario qu'à Strasbourg, mais, cette fois, mieux préparé. Les conspirateurs sont les mêmes que la première fois, plus quelques autres comme le général-comte de Montholon.

Le coup est fixé au 5 août au matin. La veille, on rejoint par petits groupes un vapeur affrété, l'*Edimbourgh Castle*. L'embarquement s'effectue le long de la Tamise, en grand secret ; officiellement, pour la police anglaise, c'est une promenade en mer organisée vers les côtes de Hollande. Le 5 au matin, on est en vue de la plage de Boulogne, en face de la colonne de la Grande Armée, rappelant le camp de Boulogne. Louis-Napoléon, Fialin, Parquin et le vieux général de Montholon débarquent sur la plage avec les autres figurants de l'expédition. Un accroc se produit : une patrouille de la douane arrive et, voyant des soldats, demande ce qui se passe. On répond qu'il s'agit de manœuvres mais, devant le nombre d'officiers et de généraux, le brigadier des douanes est soupçonneux ; aussi faut-il le capturer et l'emmener avec la petite troupe qui, à pied, se dirige vers Boulogne.

À l'entrée de la ville, les sentinelles présentent les armes au prince... sans savoir, du reste, de qui il s'agit ; certains

pensent que c'est un fils de Louis-Philippe en inspection à Boulogne ! La caserne est atteinte, on y fait crier Vive Napoléon ! : au début, le stratagème marche mais, rapidement, des Vive le Roi ! fusent. La bagarre éclate, comme à Strasbourg quelques années auparavant. Le prince a un geste maladroit : il tire un coup de pistolet, sans savoir pourquoi ; le coup blesse un soldat, les choses tournent très mal, les bonapartistes rebroussement chemin en direction de la plage pour fuir ; certains sont tués, les autres sont faits prisonniers. Le prince est envoyé sous escorte au fort de Ham puis, de là, à la Conciergerie pour son procès : la Chambre des pairs le condamne à la prison à perpétuité ; ses complices, Fialin, Parquin, Montholon, le docteur Conneau, écopent de vingt ans. Il retourne à Ham, où il va passer six longues années : Montholon et Conneau partagent sa captivité ; Persigny et Parquin, eux, sont incarcéré à Doullens, avec un vrai régime de prison et de forteresse. Parquin, du reste, y mourra.

Au fort de Ham, le régime, au fil du temps, est largement assoupli : Montholon peut faire venir sa deuxième femme, une Anglaise, et Louis-Napoléon trouve un réconfort amoureux en la personne d'une jeune lingère, Éléonore Camus, dite « la Belle Sabotière ». Elle est chargée par l'Administration de l'entretien du prince et de son service : elle s'en acquittera si bien... que Louis-Napoléon lui fera deux enfants ! Pour le moment, il étudie et rédige plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre, *De l'extinction du paupérisme*, essai politico-philosophique où il expose ses idées sociales et le programme qu'il souhaiterait appliquer s'il arrivait au pouvoir. Cette « université de Ham », comme il se plaît à la qualifier, lui est bénéfique : elle lui permet de réfléchir, mais la réflexion devient, au fil des jours, de plus en plus pesante. Il dit un jour : « Je ne sortirai de Ham que pour les Tuileries ou le cimetière ».

Son heure arrive, pour le moment celle de l'évasion, un jour de mai 1846 : il fausse compagnie à la garde en se déguisant en ouvrier-maçon ; l'homme qu'il imite s'appelle Pinguet dit Badinguet : de là, quelques années plus tard, sous l'Empire, le prince se verra affublé du même sobriquet par les républicains !

À l'aide d'une planche masquant quelque peu son visage, il gagne rapidement les fossés, puis la route de Saint-Quentin. Charles Thelin, son fidèle domestique, arrive avec un cabriolet. Il change de véhicule à Saint-Quentin dans un relais de poste, puis, sans être inquiété, arrive le soir à Bruxelles. Le lendemain, il part pour l'Angleterre où il commence une vie calme et tranquille, dans la haute bourgeoisie londonienne. Il y rencontre une Anglaise fort riche, Miss Howard, qui devient très vite sa maîtresse et le restera jusqu'à son mariage avec Eugénie en 1853.

En 1848, la France est en pleine agitation : les républicains renversent le roi Louis-Philippe qui part en exil en Angleterre. Louis-Napoléon rentre enfin en France, mais pour peu de temps, car le nouveau gouvernement ne veut pas de lui... nouveau retour en Angleterre. Persigny, qui anime de nombreux clubs bonapartistes, juge, vers juin, le moment favorable : son prince rentre en France et, cette fois, y demeure. Il le fait se présenter aux élections législatives : élu député à l'assemblée, il prête serment mais les républicains pensent qu'il n'est pas dangereux... l'on dira même que c'est « un incapable » ! Mais, avec l'aide de Persigny, il se présente à l'élection du président de la République au suffrage universel, le 10 décembre : vainqueur, il devient « Prince-Président ».

Les marches du pouvoir s'ouvrent enfin à lui. Mais la route est encore longue pour accéder au vrai pouvoir. Les démêlés avec l'assemblée sont constants, rien ne lui est épargné : pas de crédits, pas d'augmentation, un palais de l'Élysée délabré ! Finalement, pour disposer d'un vrai pouvoir, il doit le conquérir : ce sera la troisième tentative de coup d'État, le 2 décembre 1851.

Le 1<sup>er</sup> décembre il y a réception, comme tous les lundis au palais : peu à peu, les conjurés se rassemblent dans le salon argent ; Persigny, le fidèle, n'est pourtant pas l'ordonnateur de la journée du 2 décembre : c'est Morny, le demi-frère du prince. Louis-Napoléon sort de son tiroir une liasse de billets – les derniers, dit-il – puis un dossier et ordonne : « Messieurs, il nous faut réussir cette fois ! ». Un des conjurés ajoute même : « Pour nous en cas d'échec, la guillotine ou la plaine de Grenelle ! » Sur le dossier, le mot « Rubicon ».

Le coup d'État sera un succès : le chemin du pouvoir est ouvert, l'année suivante l'empire sera proclamé. Louis-Napoléon a enfin obtenu la place qu'il a toujours désirée : il devient Napoléon III, empereur des Français.

**Philippe BARJON**